

# Colloque « Paul Claudel résolument contemporain »

Paris, 19, 20 et 21 septembre 2018

**Henri Cambon**

*Et maintenant je ne suis plus un nouveau venu, mais un homme dans le milieu de sa vie, sachant,  
Qui s'arrête et qui se tient debout en grande force et patience et qui regarde de tous côtés.*  
Claudel, « Magnificat », Cinq grandes odes

*Certainement nous n'avons jamais été loin de l'autre. Tous deux nous avons gardé les yeux en haut.*  
Claudel, lettre à Romain Rolland, 19 mars 1940<sup>1</sup>

C'était une gageure d'envisager de présenter comme « contemporain », et a fortiori « résolument » contemporain, un écrivain né il y a 150 ans, décédé il y a 63 ans, et de surcroît *résolument* – pour reprendre cet adjectif – catholique dans une époque largement déchristianisée. Et pourtant c'est ce qui a été fait lors du colloque international : « Paul Claudel résolument contemporain », qui s'est déroulé à Paris ces 19, 20 et 21 septembre. Colloque organisé par la Faculté des Lettres de Sorbonne Université (représentée en particulier par Didier Alexandre), en collaboration avec la Bibliothèque nationale de France, l'Institut National de l'Audiovisuel (INA), l'Université de Chicago (Centre de Paris), la Comédie-Française et l'Observatoire de la Vie Littéraire (OBVIL), et dont les communications ont été essentiellement faites par des universitaires, mais qui a aussi réuni, lors de tables rondes, poètes, acteurs et metteurs en scène. Et le défi a été largement relevé. Certains, à l'heure actuelle, auraient tôt fait de ramener Claudel à un conservatisme étriqué, confiné dans une religiosité surannée<sup>2</sup>. Ces trois journées de colloque ont largement démonté ces suspensions, et ont souligné tout ce qu'il y avait de vivant et de moderne dans l'œuvre et l'attitude de Claudel.

Une approche théorique de la notion de contemporanéité, et de son application à Claudel, a été présentée par Pascal Dethurens (Université de Strasbourg) : rappelant

qu'un écrivain comme Claudel pouvait être contemporain de tous les temps, être en quelque sorte un contemporain *rétroactif*, un contemporain de l'éternité ; mais aussi que Claudel, par le décalage qu'il a su avoir dans son regard porté sur son époque, a été un très bon observateur et analyste de celle-ci. Ce décalage fut lié à sa situation de diplomate, mais peut-être surtout à ses dispositions intérieures, notamment celles qui le poussaient à regarder en avant (ce dont il témoigne dans son texte « La banquette avant et la banquette arrière » : dans les trains, il faut s'asseoir sur la banquette avant, et tourner ses yeux vers le paysage que le train va traverser<sup>3</sup>). Et c'est sûrement cette attitude qui peut le rendre proche du monde actuel. Certes, elle ne va pas chez lui sans allers et retours ou contradictions, ce qui a été souligné par Dominique Millet-Gérard (Sorbonne Université) dans son intervention portant un titre quelque peu provocateur par rapport au thème du colloque : « Inactualité de Paul Claudel ». Ainsi, Huang Bei (Université de Shanghai) a-t-elle souligné que lorsque Claudel a été nommé consul à Shanghai, c'est de la vieille ville chinoise qu'il est, en arrivant, tombé sous le charme. Ainsi aura-t-il redouté les dérives possibles des progrès techniques, et les risques liés à la disparition du monde rural et à une urbanisation sans fin. Mais il a su se placer sur d'autres plans. Ce fut le cas à propos de la Chine, comme l'a rappelé Yvan Daniel (Université de la Rochelle) dans sa communication « Paul Claudel et la

1. Lettre citée par Romain Rolland dans son journal (*Journal de Vézelay*, Bartillat, 2012 ; p. 750).

2. Sur cette question de la religion, les remarques de Michel Autrand dans une préface qu'il rédigea pour *Le Soulier de satin* (Éditions Gallimard, 1997) paraissent très pertinentes : « On fait grief à Claudel de ce que l'on admet sans problème chez Corneille ou chez Racine : qui oserait rejeter une tragédie chrétienne comme *Athalie* qui a réuni les suffrages enthousiastes de Voltaire et de Hugo ? Estimerait-on qu'éloignée dans le temps, la religion présenterait plus d'excuses et moins de dangers ? »

3. « Quant aux occupants de la banquette avant, [...], ce qui les intéresse, ce n'est pas ce qu'ils laissent derrière eux, c'est ce qui va arriver de nouveau et d'inépuisable. » Claudel, « La banquette avant et la banquette arrière », *Contacts et circonstances (Œuvres en prose)*, Bibliothèque de la Pléiade, 1965.

Chine contemporaine » : les recommandations que Claudel a pu faire sur ce pays, fort de l'expérience qu'il avait accumulée au cours des années qu'il y avait passées, avaient une grande pertinence, et, 50 ans plus tard, ce qu'il avait suggéré a été à peu près réalisé. Mais aussi, comme l'a montré Lionel Cuillé (Université de Saint-Louis), dans les différents textes qu'il a rédigés sur les moyens de transport qui ont bouleversé les façons de se déplacer entre 1850 et 1950, que ce soit l'automobile (« char de feu »), la moto, ou l'avion...

Mais il faut là s'arrêter pour considérer comment Claudel voyait le monde et les évolutions technologiques. Il est un fait que, par ses fonctions, il a été plongé dans la mondialisation qui a transformé les rapports mondiaux à la charnière des XIXe et XXe siècles : il en aura été un témoin et un acteur (Claude-Pierre Pérez, Université de Provence : « Diplomatie, poésie, mondialisation, 1895-1907 »). Mais Claudel se plaçait catégoriquement d'un point de vue religieux (Jean-Luc Marion, Université de Chicago : « Habiter poétiquement le monde – Claudel »). Comme l'a fait remarquer Pierre Brunel (Institut des Sciences Morales et Politiques) dans son intervention « Claudel et la mondialisation », Claudel, dès qu'il a été enfant, a été tenté par la découverte du monde, mais par la suite, sa vision du monde s'est catholicisée, la séparation entre la Terre et le Ciel s'estompant dans son esprit. Tout devant être interprété à l'aune de la Providence et de la présence de Dieu : les moyens de transport et les progrès techniques (Lionel Cuillé), les nouvelles du monde (Catherine Mayaux, Université de Cergy-Pontoise : « Paul Claudel lecteur de la presse »), le monde lui-même (Claude-Pierre Pérez), la Création représentant un reflet du Dieu créateur (Dominique Millet-Gérard)...

Une telle position a pu, à la longue, en indisposer certains : ce fut le cas du philosophe Gabriel Marcel (1889-1973), ainsi que l'a exposé Anne Verdure-Mary (conservatrice, Besançon). Gabriel Marcel était pourtant catholique, et, comme Claudel, converti à l'âge adulte. Mais plus tard que Claudel, et avec un tempérament bien différent de celui-ci. Aussi regrettera-t-il que Claudel soit trop affirmatif, et, dans ses pièces de théâtre, se mette trop à la place de Dieu.

On retombe là sur des réserves qu'on peut faire. Mais elles ne retirent rien à tout ce qui rend pour nous Claudel « résolument contemporain ».

D'abord la force de son écriture, qui fait que Claudel peut être apprécié même par ceux qui ne partagent pas sa foi et n'ont pas ses références religieuses. Cette écriture a été très finement analysée par l'acteur et metteur en scène Daniel Mesguich, lors d'une table ronde animée par Flo-

rence Naugrette (Sorbonne Université), « Jouer Claudel aujourd'hui », réunissant des personnalités du monde du théâtre. Il s'est placé sur le plan de la forme, et du fond, les deux étant étroitement liés, devant cette phrase qui, chez Claudel, a une évolution si singulière, s'arrête, renaît, brille, puis disparaît... D'autres autour de lui, tel que Christian Schiaretto, Yves Beaunesne ou Éric Ruf, avaient insisté sur les particularités, pour l'acteur, de la prosodie claudélienne, l'importance pour cet acteur d'une maîtrise de sa respiration, et sur le rôle des coupures dans le vers, modifiant le sens des mots... Lors d'une autre table ronde, animée par Michel Murat (Sorbonne Université), réunissant celle-ci des poètes se réclamant peu ou prou de Claudel, Jean-Pierre Lemaire insista sur ce qui l'avait attiré chez Claudel : une inventivité, un certain souffle... Quant à Pascal Lécroart (Université de Bourgogne Franche-Comté), il s'attacha à démontrer que, même si le vers libre existait déjà, c'est à Claudel qu'on doit une disposition particulière de l'écriture pour les pièces de théâtre (alors qu'à son époque, pour le théâtre, on écrivait en vers réguliers, et que la prose y était prioritaire) – et d'avoir gardé cette façon d'écrire au long cours ; et comment celle-ci a été par la suite reprise chez nombre de dramaturges. Dans le même ordre d'esprit, Sever Martinot-Lagarde (professeur à Toulouse) se livra à un rapprochement qui, a priori, aurait pu surprendre entre le marxiste Bertolt Brecht et le catholique Paul Claudel, soulignant combien dans leurs premières œuvres les deux auteurs ont eu des positions comparables, anarchisante et antibourgeoise, et de révolte existentielle (qu'on pense à *Tête d'or* de Claudel), et combien tous les deux ont joué, dans leurs pièces, sur une certaine distanciation par rapport au théâtre<sup>4</sup>.

Cet anticonformisme, la carrière de diplomate ne l'a pas effacé. Et il contribue à rendre Claudel « contemporain », comme son éclectisme, et son insatiable curiosité. Celle-ci a été soulignée par Catherine Mayaux dans son étude sur Claudel et la presse : il est impressionnant de voir la liste des journaux qu'il lisait, et ceux auxquels il a contribué, et, dans le journal personnel qu'il tenait, la multitude des faits d'actualité, ou anciens, auxquels il s'intéressait (questions religieuses, sociales, politiques, scientifiques, actualité littéraire, etc.). Elle s'est aussi manifestée au cours de sa carrière, dans les pays où le diplomate a été en fonction. Ainsi en Chine – où il approfondit sa connaissance du bouddhisme et découvre la religion populaire chinoise (Huang-Bei) –, mais aussi aux États-Unis, et au Japon. Le séjour dans l'Empire du Soleil levant, de 1921 à 1927, de l'« ambassadeur poète » comme on l'appelait, a été marqué par son intérêt pour la littérature, la musique et la peinture ja-

4. Cf., par exemple, les recommandations de Claudel au début du *Soulier de satin* : « Les acteurs de chaque scène apparaîtront avant que ceux de la scène précédente aient fini de parler et se livreront aussitôt entre eux à leur petit travail préparatoire. Les indications de scène, quand on y pensera et que cela ne gênera pas trop le mouvement, seront ou bien affichées ou lues par le régisseur ou les acteurs eux-mêmes qui tireront de leur poche ou se passeront de l'un à l'autre les papiers nécessaires. »

ponaises, et par sa forte implication dans le renforcement des liens culturels entre la France et le Japon, Claudel multipliait les conférences et pesant fortement pour la création d'une Maison Franco-Japonaise, puis d'un Institut Franco-Japonais (Michel Wasserman, Université de Kyoto : « Claudel et le Japon : une ambassade mythique et fondatrice » ; Ayako Nishino, Université de Tokyo : « Claudel devant ses contemporains japonais »). Cet interventionnisme de bon aloi de Claudel a laissé des traces durables et profondes, comme en a témoigné le professeur, traducteur de Claudel et metteur en scène Moriaki Watanabe, qui, lors du colloque, et en présence de l'ambassadeur du Japon en France venu spécialement pour l'écouter, a parlé de sa mise en scène du *Soulier de satin* au Japon.

Claudel n'était pas musicien, mais il était mélomane (Marie Gaboriaud, Université de Gênes) et si, à la différence de Romain Rolland, il a peu écrit sur la musique, il a été en contact avec des musiciens qui ont marqué son époque et marquent encore au début du XXI<sup>e</sup> siècle, certains d'entre eux ayant collaboré avec lui pour accompagner ses pièces de théâtre ou mettre en musique ses textes : bien sûr Darius Milhaud, qui réalisa l'opéra *Christophe Colomb* à partir d'une pièce de Claudel, mais aussi Honegger, Hindemith, Pierre Boulez... On voit là combien Claudel avait un esprit ouvert, même s'il pouvait avoir des jugements tranchants (ainsi critiquera-t-il Wagner après avoir été fasciné par lui dans sa jeunesse<sup>5</sup>), et combien il avait un souci de complémentarité des arts : n'est-ce pas là une approche qui reste très moderne ? ... Et qui doit se concrétiser en 2021 à l'Opéra Bastille où sera créé un opéra de Marc-André Dalbavie, *Le Soulier de satin*, le livret étant écrit par Raphaëlle Fleury (qui est venue en parler lors du colloque) à partir de la pièce de Claudel, et la mise en scène assurée par Stanislas Nordey.

Il est un autre aspect de Claudel qui doit interpeller l'humanité du XXI<sup>e</sup> siècle : sa sensibilité à la nature (Éric Touya, Université de Clemson). Bien sûr, du fait de sa formation économique et politique et de ses fonctions diplomatiques, il a dû se plier à nombre de contingences économiques. Bien sûr aussi, sa préoccupation vis-à-vis de

la nature s'intègre pour lui dans la nécessité de respecter la Création de Dieu : il faut reprendre le travail d'Adam... Et, comme l'a fait remarquer Thomas Pavel (Université de Chicago) dans sa communication, il faut, pour Claudel, retrouver l'unité de la terre, telle que Dieu l'a créée... Cependant, cette préoccupation est sincère. Claudel souligne les rapports de complicité entre la terre et ses habitants, et il insiste : « Il faut venir au secours de cette création qui gémit et qui a besoin de nous. Il faut venir au secours de l'humanité d'abord, mais aussi il faut venir au secours de la forêt, il faut venir au secours de la ronce qui demande à devenir une rose [...]. » (*Conversations dans le Loir-et-Cher*<sup>6</sup>)

Paul Claudel s'est donc penché sur différents problèmes qui restent d'actualité<sup>7</sup> – ce qui avait su toucher ses contemporains<sup>8</sup> – et là n'est pas un des moindres intérêts de son œuvre.

Deux présentations ont été consacrées aux moyens d'aborder Claudel à l'ère actuelle des communications audio-visuelles et du numérique. Une de Géraldine Poels (Institut national de l'audiovisuel), qui a détaillé les richesses documentaires de l'INA concernant Claudel : plus de 2 000 archives radiophoniques (entretiens avec Claudel, pièces adaptées pour la radio...) et environ 880 émissions montrant ou mentionnant Claudel... Tout ce prodigieux ensemble pouvant être consulté à l'INA, ou sur 35 sites en région. L'autre intervention, de Glenn Roe (Sorbonne Université), qui a recensé les moyens d'accéder au corpus de Claudel, tout en sachant que cet accès est actuellement limité du fait des droits d'auteur : Gallica, Wikisource, Internet Archiv, et ARTFL project avec lequel le laboratoire OBVIL dirigé par Didier Alexandre collabore.

Les actes du colloque devraient être publiés par les éditions Garnier dans les mois qui viennent.

oct. 2018

*Henri Cambon est auteur d'ouvrages concernant Paul Tuffrau et d'articles concernant Paul Tuffrau et Romain Rolland.*

5. Romain Rolland a attesté dans ses *Mémoires* (« Compléments » : « Musique ») de cet enthousiasme du premier Claudel : « Je combattais, avec Claudel, chez Colonne, pour la *Chevauchée des Walkyries*. » (Albin Michel, 1956 ; p. 150).

6. Paul CLAUDEL, *Œuvres en prose*, op. cit., p. 813.

7. Paul Tuffrau l'avait déjà souligné, dans son *Remaniement et Complément pour la période 1850-1950 de l'Histoire de la Littérature Française de Gustave Lanson* (Hachette, 1953) : « Claudel a déconsidéré le drame bourgeois, le pathétique médiocre, les intrigues trop bien machinées et remis en honneur l'examen des immenses problèmes de la vie et de la mort que les événements allaient poser à des millions d'hommes. »

8. « Il ne faut que l'entendre parler, que livrer notre cœur à son murmure : déjà nous sommes initiés au secret de l'univers ; avant d'avoir compris le contenu de ses mots, nous sentons éclore en nous une explication ineffable de toutes choses. Le sens du monde nous est révélé. » Jacques Rivière, « Paul Claudel, poète chrétien », 1907 (*Études*, (1909-1924), Gallimard, 1999 ; p. 416).